

Hervé Coutau-Bégarie

Bréviaire stratégique



éditions du
ROCHER

Bréviaire stratégique

Direction éditoriale
Olivier Zajec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VII – De la stratégie nucléaire

- I – De la nature de la dissuasion
- II – De la stratégie nucléaire américaine
- III – Des autres stratégies nucléaires
- IV – De la prolifération

VIII – De la stratégie maritime

- I – De son histoire
- II – De sa nature
- III – De son avenir

IX – De la stratégie aérienne

- I – De sa nature
- II – De son histoire
- III – De son avenir

X – Du stratège

- I – De l'intelligence stratégique
- II – Des qualités du stratège

De la stratégie pure

1. Les définitions de la stratégie sont innombrables. Aucune ne peut prétendre englober tous les aspects d'une activité dont le champ est immense.

2. Au-delà de l'incertitude sur la définition de la stratégie, l'opinion commune s'accorde pour dire qu'elle constitue le niveau le plus élevé de conduite d'un conflit. Le général Ailleret (1965) la définissait comme :

– niveau où se conduisent et où se préparent les opérations militaires à l'échelon le plus élevé du commandement (stratégie militaire).

– niveau de ceux qui décident de la guerre et qui en assurent ensuite la conduite d'ensemble (stratégie gouvernementale).

3. Cette différence de degré par rapport aux échelons inférieurs (tactique ou logistique) entraîne une différence de nature.

4. La tactique est strictement militaire et caractérisée par le primat de la force, qui a généralement le dernier mot : « En cas de victoire tactique, la stratégie se soumet » (Moltke).

5. La stratégie prépare et permet le règlement final, mais elle ne conclut pas. Le vrai stratège sait que la victoire militaire n'est qu'une fin intermédiaire et qu'il doit tenir compte des fins ultimes, qui relèvent de la politique.

I – De l'évolution de la stratégie

6. Point de départ théorique : le concept de stratégie est d'origine grecque, il correspond à un art de la guerre élaboré et à une parfaite compréhension du lien entre le politique et le militaire (Thucydide).

7. Après une très longue éclipse, il réapparaît à la fin du XVIII^e siècle, avec Joly de Maizeroy, pour rendre compte d'une complexité accrue de l'art de la guerre qui rend insuffisant le concept de tactique.

8. Le concept de stratégie s'impose au début du XIX^e siècle avec Bülow, l'archiduc Charles et Jomini.

9. Il est alors strictement militaire. La conception commune l'identifie à l'art du commandement. Elle ne s'intéresse qu'à la mise en œuvre de moyens préalablement constitués. Elle est subordonnée à la politique de guerre (Jomini).

10. Clausewitz introduit une mutation fondamentale en affirmant la dualité, politique et militaire, de la stratégie : « On ne peut concevoir les moyens indépendamment de la fin ».

11. Ses successeurs (Moltke, Lewal) préfèrent en revenir à la conception militaire : « Lorsque la guerre est déclarée, le but militaire se substitue aux fins politiques » (Lewal).

12. À la fin du XIX^e siècle, quelques auteurs commencent à parler de stratégie civile à côté de la stratégie militaire (Iung), ou de stratégie intégral qui contrôle les trois stratégies militaire, gouvernementale et diplomatique (Dupuis).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

111. Une approche minoritaire préfère l'étude systématique d'un petit nombre d'exemples : c'est la méthode du cas concret (Bonnal).

112. La méthode historique comporte des risques maintes fois dénoncés. Parce qu'elle a été la plus employée, elle a focalisé les critiques.

113. Le premier est la tentation permanente d'asservir la démonstration historique à des idées préconçues (principes posés *a priori*).

114. Le deuxième consiste à prétendre tirer des conclusions générales d'expériences localisées (exemple de la relativité de la notion de maîtrise de la mer).

115. Le risque le plus fréquent est une lecture dogmatique d'exemples historiques auxquels on fait dire ce qu'on veut.

116. Enfin, la méthode historique est souvent conservatrice ; ses tenants sont enclins à sous-estimer la portée des innovations techniques.

117. De tels risques sont réels, mais ils ne sont pas spécifiques à la méthode historique.

118. Intelligemment pratiquée, sans dogmatisme, elle permet de transposer dans un contexte nouveau, les enseignements du passé (Guderian conçoit le *Blitzkrieg* à partir de l'étude de la campagne de 1806).

119. Clausewitz est l'expression pure de la *méthode philosophique*, qui était déjà celle de Sun Zi.

120. L'objet de la théorie n'est pas seulement la conduite de la guerre, mais bien « la guerre dans son ensemble » (Scharnhorst).

121. La méthode philosophique est fondamentalement déductive : les concepts vont donner lieu à un enchaînement logique de propositions.

122. Très difficile, la méthode philosophique est rarement pratiquée : Corbett, Rosinski, Poirier...

123. La science stratégique naissante a été marquée par la vogue d'une *méthode scientifique* à base géométrique, dont l'ambition était d'éliminer le hasard de la conduite de la guerre. Ce dogmatisme a culminé avec Bülow, que Clausewitz a durement critiqué.

124. Une approche semblable, moins dogmatique, a resurgi à la fin du XIX^e siècle, avec les plaidoyers de Lewal et de Blume pour une *méthode rationnelle*, mais la volonté d'ignorer ou au moins de réduire la part des facteurs moraux s'est révélée intenable.

125. Ce genre de raisonnement *a priori* connaît, depuis 1945, un renouveau pour la stratégie nucléaire (avec les scénarios) et pour les niveaux opératif et tactique (avec la recherche opérationnelle).

126. La révolution industrielle entraîne la vogue d'une *méthode réaliste* ou *positive*, qui triomphe après 1870 avec Rüstow, décline après 1900, revient dans l'entre-deux-guerres. Elle récuse les enseignements de l'histoire pour s'intéresser à

l'état de l'art à une époque donnée.

127. Cette démarche a/ou anti-historique ne réduit pas la nécessité de la réflexion : les moyens ne valent que par l'usage qu'on en fait (Fuller).

128. La méthode réaliste prend une forme particulière dans le domaine naval, avec une focalisation sur les moyens : c'est la méthode matérielle de la Jeune École. La réaction historique triomphe dans la première moitié du XX^e siècle (de Corbett à Brodie).

129. La pensée aérienne sera presque exclusivement matérielle, avec Ader puis Douhet, avant de s'ouvrir aux méthodes rationnelle (Warden) et philosophique (Boyd).

130. La *méthode géographique* connaît une grande vogue à la Belle Époque avec la géographie militaire, avant de prendre de nouvelles formes au XX^e siècle (géographie stratégique, géostratégie).

131. D'autres méthodes connaissent un développement moindre.

132. C'est le cas de la *méthode culturaliste*, esquissée dès le XVIII^e siècle (Bourdon de Sigrais), mais qui ne se développe véritablement qu'au XX^e siècle (Kiralffy, Weigley).

133. C'est également le cas de la *méthode prospective*, qui a fait l'objet de multiples tentatives, rarement convaincantes.

II – De l'objet de la méthode

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VI

De l'art stratégique

241. « À la guerre, même les choses les plus simples sont compliquées » (Clausewitz).

242. En stratégie, les choses ne se passent jamais comme prévu, il y a un décalage constant entre la conception et l'exécution, c'est la friction théorisée par Clausewitz.

243. Le désordre croît avec le développement des opérations jusqu'à aboutir à l'anarchie (Berenhorst), parfois au chaos.

244. Ce désordre croissant est certes commun à toutes les activités complexes, mais il se pose avec une particulière acuité en stratégie, du fait de son caractère potentiellement destructeur.

245. Ce phénomène s'observe à tous les niveaux de l'activité stratégique, tant dans son articulation avec la politique (stratégie générale, grande stratégie) que dans sa dimension militaire (stratégie opérationnelle).

I – De la stratégie générale

246. Le problème fondamental du stratège est de reconnaître la nature du problème auquel il est confronté.

247. En tactique, ce problème est exclusivement militaire et se ramène au meilleur emploi de la force disponible.

248. En stratégie, le problème est beaucoup plus complexe car il est relatif à l'emploi de moyens de nature différente, non seulement d'un point de vue militaire, mais également par rapport aux fins poursuivies (dimension politique).

249. La conséquence pratique est qu'on ne mène pas une guerre conventionnelle ou une guerre révolutionnaire, une guerre totale ou un conflit limité de la même manière.

250. La première tâche du stratège est donc (ou devrait être) de proportionner ses buts militaires à l'objet politique de la guerre.

251. Jomini et Clausewitz ont distingué deux sortes de guerres en fonction de leur objet, l'une qui a pour objet d'anéantir l'adversaire, l'autre qui a pour objet d'agrandir son territoire aux dépens de l'ennemi sans détruire celui-ci.

252. Le débat s'est déplacé sur un autre plan dans les années 1880, avec la distinction posée par l'historien Hans Delbrück, entre stratégie d'anéantissement (Napoléon) et stratégie d'usure (Frédéric II) qu'il prétendait avoir tirée de Clausewitz. Il en a résulté la « querelle des stratèges ».

253. Ludendorff a relancé le débat dans l'entre-deux-guerres, avec sa notion de guerre totale entraînant la subordination de la politique à la guerre.

254. Après 1945, le problème s'est encore compliqué avec l'émergence de la guerre révolutionnaire.

255. La stratégie d'anéantissement n'est pas forcément synonyme de destruction totale : elle recherche la décision

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XX^e siècle.

369. Contre ce discours dominant, une opinion minoritaire soutient que les armes nucléaires imposent leur logique propre aux États qui s'en dotent et que la dissuasion n'est pas l'apanage de quelques pays développés (Poirier).

370. L'Inde et le Pakistan sont un bon exemple de cette ambiguïté, avec des relations conflictuelles qui menacent constamment de dégénérer en guerre, mais aussi une assimilation très rapide des règles de la dissuasion.

371. Le déclin de la dissuasion, abondamment commenté, relève du discours (nullement désintéressé) plutôt que de l'analyse de la réalité stratégique.

VIII

De la stratégie maritime

414. Le milieu maritime est, à la fois, source de richesses (pêche, aujourd'hui pétrole off shore, demain nodules polymétalliques) et moyen de communication : cette dernière fonction est la plus importante et commande la stratégie maritime.

415. Mais la mer est aussi le théâtre des conflits : les affrontements se sont transportés sur mer dès la plus haute Antiquité.

I – De son histoire

416. Pendant longtemps, les batailles navales ont souvent revêtu une forme semblable à celle des batailles terrestres, avec un abordage suivi d'un combat entre des soldats de marine.

417. Les Grecs ont été les créateurs d'une tactique navale spécifique, combinant le choc (éperon), la manœuvre et les armes de jet (balistes, pots enflammés...).

418. Les galères seront l'instrument privilégié de la guerre navale pendant plus de deux millénaires, de la bataille de Corcyre (-664) à celle de Lépante (1571). Mais les caractéristiques des galères (rayon d'action très faible, construction très rapide et facile) interdisent l'acquisition d'une maîtrise de la mer durable.

419. À l'époque moderne, le vaisseau de haut-bord entraîne une révolution militaire sur mer, avec le primat de la puissance de feu et une autonomie qui permet de soutenir des campagnes de longue durée.

420. Au XIX^e siècle, l'apparition de la vapeur entraîne une nouvelle révolution militaire sur mer, en affranchissant les flottes de la contrainte des vents. En outre, l'importance du commerce maritime ne cesse de croître avec la révolution industrielle. Une véritable stratégie maritime devient enfin possible.

421. C'est à cette époque qu'apparaît, avec un notable retard sur son modèle terrestre, une pensée stratégique navale. Celle-ci va se constituer autour de deux paradigmes concurrents.

422. L'école historique va trouver son maître avec l'Américain Alfred Thayer Mahan, qui affirme la supériorité des empires maritimes et la nécessité d'obtenir la maîtrise de la mer par la bataille.

423. L'école matérielle ou réaliste va trouver son incarnation la plus pure avec la Jeune École française, qui essaie de définir une stratégie alternative face à la suprématie britannique.

424. La stratégie maritime a fait l'objet d'une littérature abondante, mais sans atteindre le perfectionnement théorique de la pensée stratégique terrestre, à quelques rares exceptions près (Corbett, Castex, Rosinski).

II – De sa nature

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

malgré le règne de la technique : la stratégie nucléaire ne repose pas seulement sur la puissance terrifiante de l'arme, mais aussi sur l'idée que l'on se fait de son emploi éventuel (scénarios, stratégies déclaratoires).

536. Elle s'impose encore plus aujourd'hui dans un environnement très complexe (contrainte des médias et de l'opinion) et dans un contexte de réduction générale des moyens (le choix des programmes d'armement devient la décision centrale de toute politique de défense).

II – Des qualités du stratège

537. Cette approche est réductrice, dans la mesure où le commandement n'est pas seulement affaire d'intelligence mais également de caractère.

538. Au bout du raisonnement, il faut une décision.

539. La volonté d'agir ne suffit pas, il faut être capable de maîtriser une situation (Freund). La stratégie est une affaire d'intelligence commandée par la volonté.

540. Le stratège unit les deux vertus intellectuelles d'intelligence et de volonté. « Toute intelligence est, par sa nature même, le résultat, à la fois ternaire et unique, d'une perception qui appréhende, d'une raison qui affirme, d'une volonté qui agit » (J. de Maistre).

541. Il faut des aptitudes spéciales, qui ne sont pas celles demandées au combat ou même en tactique. Le courage du stratège n'est pas seulement physique. « Ma mère a mis au

monde un général, pas un soldat » (Scipion Emilien).

542. Un bon stratège doit posséder trois qualités essentielles : le courage, la forme physique, l'intelligence créatrice (Fuller).

543. On a beaucoup d'exemples dans l'histoire de chefs :

- qui n'ont ni compris, ni agi (généraux français de 1870) ;
- qui ont agi sans comprendre (généraux de la première guerre mondiale recherchant à tout prix la percée) ;
- qui ont compris sans agir (Villeneuve, Gamelin).

544. Beaucoup de combattants héroïques ont été des chefs timorés dès qu'ils ont dû manœuvrer au niveau stratégique (Oudinot, Grouchy).

545. L'art de la guerre oblige à intégrer un très grand nombre de facteurs, à tenir compte de la fragilité et de l'imprévisibilité des acteurs (rivalités au sein de son propre camp, peur), à s'adapter en permanence à la dynamique des événements.

546. Peu d'activités sociales se déroulent selon un tel rythme (stress), dans des conditions d'incertitude aussi grandes.

547. Les moyens actuels d'observation et de transmission n'ont pas éliminé l'incertitude, ils ont remplacé l'absence d'informations par une masse d'informations dont le tri et l'interprétation sont souvent problématiques.

548. Le stratège est celui qui, confronté à une situation complexe, saura la réduire à un nombre réduit d'options entre lesquelles il devra choisir pour définir une direction, concevoir

une manœuvre.

549. Puis poursuivre l'exécution de cette manœuvre à travers des frictions de tous ordres et l'adapter à des circonstances continuellement changeantes.

550. Il doit donc concilier l'unité de vues avec la division d'attention, c'est-à-dire poursuivre un but unique tout en intégrant des paramètres multiples. « Je vais toujours aux grandes choses, j'y emploie toutes mes forces » (Frédéric II).

551. L'intuition est ici déterminante. « Le haut commandement n'est pas une science logique, mais une science intuitive, qui exige avant tout de la personnalité » (Tirpitz).

552. Le stratège est capable de voir au-delà du problème immédiat qui lui est posé : le tacticien recherche le point du dispositif ennemi le plus facile à rompre ; le stratège recherche le point qui autorise la plus grande exploitation (Manstein en 1944, à propos de la rupture d'encerclement en Ukraine).

553. Le stratège fait la différence entre des succès tactiques et une victoire stratégique (Mannerheim en 1940, à propos de la continuation de la guerre d'Hiver).

554. Le stratège saisit la double dimension, militaire et politique, des problèmes auxquels il est confronté (Mannerheim en 1941, à propos de l'attaque de Leningrad).

555. Les grands stratèges sont aussi rares dans l'histoire que les grands hommes d'État.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France